



Gérard Cartier

« La pensée du dedans »

Le Livre des recels (Flammarion, 2011)
de Marie Étienne

Quand on se mêle de critique, on a parfois des regrets. Ainsi du *Livre des recels*, lu à sa parution, comme presque toute l'œuvre de Marie Étienne, mais que, débutant à peine dans cette activité ingrate, je n'avais pas osé chroniquer. L'ouvrage est en effet d'une grande originalité. En apparence, il s'agit d'une anthologie de l'œuvre poétique couvrant les deux premières décennies d'écriture (1972 - 1992), avant que Flammarion ne devienne son éditeur. C'est en réalité bien plus. D'abord parce qu'y sont données de nombreuses pages anciennes restées inédites, qui sont le soubassement de ses grands recueils, ainsi que deux ensembles inédits plus récents (datés de 2008) ; surtout, parce que les poèmes sont enchâssés dans une série de « scènes de la vie en prose », dans lesquelles l'autrice reparaît sa vie depuis son enfance indochinoise et africaine, en s'attardant sur ce qui fut l'expérience décisive : la découverte du théâtre et la fréquentation d'Antoine Vitez. En ajoutant ainsi des écrits à ses écrits, selon la fructueuse méthode d'Aragon, Marie Étienne a fait du *Livre des recels* un ouvrage entièrement nouveau.

Ce livre-vie est organisé selon une double chronologie, celle des recueils publiés et celle des lieux qui ont successivement accueilli l'écrivaine, composant de la sorte deux rubans de textes qui ne se recoupent qu'à l'époque d'Orléans, avec les poèmes de *Péage*, et à celle de Chaillot, dispositif qui permet parcourir les recueils en situation, éclairés par les circonstances qui les ont vu naître. On lira donc ici des extraits substantiels (et révisés) des 4 premiers recueils de Marie Étienne, aujourd'hui introuvables : *La Longe* (1981, dans la mythique « Petite Sirène » de Temps actuels), *Péage* et les *Lettres d'Idumée* (Seghers, 1982), *Le Sang du guetteur* (Actes Sud, 1985), recueil rebaptisé ici *L'Adoration perpétuelle*, enfin *Kanata* (Scandéditions, 1993). Plutôt qu'une approche systématique et ordonnée de ce gros volume, le retard à en rendre compte m'autorisera peut-être à en livrer une lecture vagabonde.

Les premières *scènes de la vie en prose*, d'une très belle écriture, sont consacrées à l'enfance, qui fut errante (le père était militaire ; la famille a vécu en Indochine, en Afrique, par deux fois, et dans plusieurs villes françaises) et assez solitaire, occasion de quelques confidences, ce que Marie Étienne s'autorise rarement d'ordinaire, qui nous la rendent soudain très proche : « ...j'étais jaune, j'avais les yeux bridés comme les Vietnamiens... » On en retiendra surtout sa découverte précoce de l'étrangeté du langage, partagée comme elle l'était entre un pays tangible, dont elle ne parlait pas la langue, et un pays lointain, dont elle parlait la langue sans en connaître la réalité : « ...le réel n'était pas relié au langage, il demeurait lointain, inaccessible... » – expérience qui est un jour ou l'autre celle de tous les écrivains. Des *scènes* de cette époque, j'extraie un hommage inspiré à la lecture et à l'imagination :

Outre les mots et les histoires de mon instituteur, il y avait les livres.
Pas ceux de la Comtesse, que lisaient les fillettes, quand elles vivaient

en France, mais ceux des contes, qui étaient en Afrique et dans ma courte vie, un produit naturel. L'épopée de Sindbad était en fait la mienne puisque j'avais, à dix ans d'âge, moi aussi navigué, croisé des diables d'hommes, mangé des aventures, découvert des trésors ; que je vivais dans un pays de baobabs et de terre sèche, où des danseurs pieds nus laissaient monter en eux et jusqu'à leur coiffe, leur masque, leur collier, le rythme du cosmos, pour offrir une danse à laquelle j'assistais, dubitative et religieuse, émerveillée et mal à l'aise. C'est que le mal était tapi, prêt à jaillir d'une cuvette où trempait une chose rougie, la forêt tropicale veillait sur la clairière vide d'arbres mais parcourue par les danseurs, l'inconnu était proche et bruissant.

L'événement majeur, pour Marie Étienne, fut la découverte du théâtre. D'abord sous la forme fruste des techniques d'expression corporelle : « ...nous brandissons des oriflammes dérisoires, le cri premier ou le corps roi [...] Nous oublions les mots ». Puis par la rencontre d'Antoine Vitez, avec lequel elle collabore à Ivry, qu'elle suit à Chaillot, dont elle devient la secrétaire générale, et dont le travail lui inspire ses plus beaux recueils. Ceux qui, trop jeunes, n'ont pas pu les connaître, ceux à qui elles avaient mystérieusement échappées, découvriront ici d'importants extraits des *Lettres d'Idumée* (Seghers, 1982), l'un des livres de poésie marquants de la fin du siècle. Bien plus que lui donner voix, Marie Étienne incarne Bérénice, abandonnée par Titus au profit de l'empire du monde et exilée dans sa Palestine natale : poème de fièvre et d'absence, de solitude, d'attente vaine. Après plusieurs recueils de vers qui semblent placés sous cet exergue d'Aragon cité en tête d'ANA (1974, inédit) : « Le sens est second au paroles / On dit et cela signifie », recueils tout livrés à l'instinct, Marie Étienne passe à la prose, inventant pour ses *Lettres* une langue propre, au vocabulaire simple, sans éclat apparent, fermement découpée, qu'on pourrait dire classique, en connivence avec la langue de Racine, si le sens n'y était dans un perpétuel état de déséquilibre, et dont elle donne une belle définition : « doter de rigueur l'arbitraire ».

Je me blessais à votre hâte, votre visage clos. Et j'y tombais comme dans l'hiver.
 Vous n'aimiez pas l'attente, vous aviez des manières d'homme rude, avec des exigences.
 Je m'étonnais.
 Je m'étonne à présent de n'être plus nulle part en vous.
 Pourquoi ne pas garder ses mots, comme son sang, derrière l'obstacle de la chair, leur perte m'affaiblit, je les préférerais, dressés en dents, à contrôler mes ouvertures.

Avec *La Face et le Lointain* (Ipomée, 1986), lui aussi consacré au théâtre (à la scène et aux coulisses de Chaillot), malheureusement absent de cet « ouvrage rétrospectif » (la bibliographie ne le qualifie plus de poésie, mais de « prose-poésie »), les *Lettres d'Idumée* forment un diptyque d'un grand pouvoir d'émotion, dont le souvenir n'a pas quitté ceux qui autrefois l'ont lu.

Je voudrais enfin signaler un recueil singulier par sa thématique et sa forme, *Katana*, qui développe le motif de l'Indochine, où Marie Étienne a vécu enfant. De cette œuvre multiforme, je détacherai un *album* de courts poèmes inédits, simples instantanés, mais pleins de charme (« Deux femmes robes blanches / fendues sur le côté / Chapeau / conique »), où l'autrice suit la leçon de l'art japonais, dont elle écrit plus loin : « j'aime en particulier qu'il chérisse le peu ». J'en détacherai surtout les « Dizains de nuits » où, à

travers trois moments et trois villes, elle tente de donner forme à ses souvenirs du pays et de la guerre japonaise. On ne lit pas sans trouble ces poèmes à la narration erratique, à la construction subtile procédant par reprise et variation des mêmes images, une forêt noire et humide hantée par « ceux qui savent », un miroir, la montagne droite, etc. Le danger est partout ; un drame couve ; le père est absent, des soldats le cherchent « à coups de sabre » ; on voit le monde par les yeux de l'enfant – il accouche parfois de l'horreur : « Des baïonnettes des paniers à cochon / Pour déposer les têtes... » Retour à Dalat :

On n'entre pas dans la forêt qui est
Fermée trop vaste trop mouillée
Le noir mange les bords l'humidité creuse
Des trous on n'entre pas Clémence
Veut approcher des arbres éclatés
Sous le poids des singes volants en proie
Au vertige des cimes et habités
Par les génies des pucerons d'eaux fades
Approche de l'éclat rentré des feuilles
L'épaisseur unanime je ne veux pas

Ma note est déjà trop longue et j'ai omis de parler de beaucoup de choses : des années d'*Action Poétique* ; du poème inédit qui ferme le volume, *L'Aigrette* (2008), dont l'émiettement des mots sur la page m'a fait penser aux recherches de Cummings ; de la poétique de Marie Étienne et de sa « prédilection pour les fragments et pour l'inachevé », dont témoignent plusieurs recueils qui n'existent qu'à l'état d'éclats. J'ai surtout omis de parler des poèmes d'amour et de séparation qui composent plusieurs recueils, publiés ou inédits, en particulier *L'Adoration perpétuelle*. Nous n'avons pas vraiment quitté Chaillot, la vérité biographique s'y mêle au mythe (« ...vous qui vous en allez dans votre propre règne, parmi la guerre et le repos qui suit... »), l'effacement des détails permettant de courir « droit à l'essence » et de nourrir une méditation sur le désir et la subordination – sur *l'assouvissement* et *l'asservissement*.

Des premiers poèmes en vers, qui procèdent par *éblouissements*, au prix d'une certaine obscurité – on pense à ces fresques délavées par le temps, aux personnages douteux, au charme énigmatique, fragments d'un récit presque effacé –, jusqu'aux petites proses rêveuses d'aujourd'hui, la manière de Marie Étienne a beaucoup changé. Pourtant, les consignes qu'elles se donnait autrefois, « attraper la pensée du dedans », « retrouver les forces telluriques des contes et légendes de [la] petite enfance », sont au cœur de toute son œuvre.

©Gérard Cartier